

Partir sur les chemins de Compostelle, je devrais même dire repartir en période de Covid.

Suite à mon arrêt forcé en avril 2019, pour une tendinite tenace, je n'avais qu'une envie, un besoin, c'est de poursuivre mon chemin débuté à Arles et stoppé net à Jaca, de l'autre côté de la frontière française, dans les Pyrénées.

Après un long repos, je décide de reprendre mes bâtons au printemps 2020. Mais voilà, cette fois c'est la Covid-19 qui s'invite, obligeant le monde entier au confinement. Ecole de patience, moment propice à la réflexion sur les moments essentiels de la vie, attention à porter aux autres, les plus fragiles, les plus démunis. C'est ce qui m'a motivé pour faire mon pèlerinage à Lourdes en tant qu'hospitalier, début octobre de cette année. M'y ressourcer et y prendre les forces nécessaires pour pérégriner de nouveau, partant directement de ce centre spirituel pour rejoindre la voie aragonaise que j'avais abandonnée l'année précédente et poursuivre jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle.

Tout d'abord, cinq jours de marche pour retrouver la vallée d'Aspe et le dernier village des Pyrénées, Lescun. Bien que certains hébergements soient fermés, mon cheminement se déroule bien, malgré les contraintes liées au Covid, port du masque, distanciation, pas de possibilité d'utiliser le coin cuisine dans les hébergements.

Hélas le beau temps n'est pas de la partie, mais je vais essayer de franchir la barrière pyrénéenne par le Col de Pau perché à 1942 m. Les premières heures d'une étape de 34 km se déroulent dans un cadre verdoyant de forêts de sapins et de pâturages où résonnent les cloches accrochées au cou des troupeaux de vaches.

La pluie fine fait place à un brouillard qui s'épaissit au fur et à mesure de ma progression vers les sommets. Je dépasse les 1500 m et la pluie se transforme en neige, le sentier se laisse encore deviner. Il me faut une heure supplémentaire pour atteindre le col, mais la neige, ce joli tapis de coton, recouvre complètement le sol pour ne faire qu'une étendue blanche. J'hésite et je tâtonne pour tracer mon chemin dans une poudreuse de 10 cm.



Le vent souffle fort, le grésil fouette le visage, j'ai peine à lever la tête, mais enfin je devine un panneau, là devant moi, il indique le passage du col. Me voici en Espagne, ne reste plus qu'à descendre toujours dans un brouillard épais vers le fond de la vallée située à 3 h. De ce côté-ci, des petits piquets dépassent de temps à autre de quelques centimètres, la neige et simplifient ma progression. Enfin j'évolue sous le brouillard, facilitant ma descente vers Sireza, première bourgade côté espagnol.

Je récupère la voie aragonaise arpentant par de jolis sentiers, col, crêtes, forêts, gorges. Mes seuls compagnons de route, ce sont le soleil et le silence. Mais déjà, dans les premiers hameaux traversés, une atmosphère pesante se dégage, celle liée à la covid, les petits magasins d'alimentation sont fermés faute de clients, notamment les pèlerins. Les habitants ne traînent pas dans les rues. Six jours et 150 km plus loin, je quitte cette voie aragonaise pour emprunter le Camino Francès au croisement de Puente La Reina.

A partir de là, j'arpente le chemin parcouru six ans plus tôt, lors de mon premier pèlerinage vers Compostelle. Des souvenirs très précis sur ces lieux me reviennent en mémoire. Enfin quelques pèlerins font leur apparition en arrivant le soir dans les hébergements où je peux retrouver un peu de fraternité, d'échange et de partage. Dix-sept jours de marche avec une météo clémente en ces jours où le soleil se couche de plus en plus tôt. La joie de partager des repas, malgré la distanciation, et toujours ces paysages sans fin ponctués par de grandes villes comme Burgos ou Leon. Mais aussi une nature sauvage où le héron cendré s'envole au moindre craquement sourd de mes pas sur le sol, le chevreuil, ce cervidé sédentaire, s'aventurant, quant à lui, hors des forêts et taillis, s'enfuit en bonds successifs au moindre bruit humain.

Arrivé à Pontferrada, cinq cents kilomètres plus loin, je m'écarte du chemin français pour m'aventurer sur un chemin moins connu, le chemin Invierno, mais tout aussi bien balisé. Je ne le regrette pas, car ce chemin, je devrais dire ce sentier, relie de nombreux hameaux oubliés de la vie urbaine et nous transporte un demi-siècle en arrière. Tout y est à échelle humaine, j'y croise la profondeur bienveillante de l'humanité. Telle, cette habitante se rendant au cimetière pour prendre soin des quelques tombes à l'écart du hameau et me souhaitant un buen camino chaleureux. Cette bergère, arborant un large sourire amical emmenant au champ, son âne, son cheval et ses trois ou quatre moutons, accompagnée de son chien de berger australien. Plus loin, c'est une personne âgée qui tente quelques mots en français pour me dire qu'elle a vécu quelques années en France, trop contente de rencontrer un pèlerin qui semble se faire rare en cette année particulière. Un chaleureux « buen camino » de sa part met fin à notre échange et je poursuis ma journée par de jolis chemins creux.

Deux cent soixante-dix kilomètres plus loin, je termine ma pérégrination en arrivant dans un Santiago quasiment endormi. Pas un touriste, pas un pèlerin dans les rues, même sur la place d'Obradoiro, au pied de la Cathédrale. Cette sensation est étrange, comme si j'assistais à une fin du monde. Mais que de beaux souvenirs dans la tête pour faire mon retour en train sur deux jours et retrouver un confinement total à la maison.

Mon blog : jeanyves53-cheminarles.blogspot.com

